

TROISIEME PARTIE

L'HISTOIRE ET CEUX QUI LA FONT

"JUSqu'ici les philosophes n'ont  
fait qu'interpréter diversement  
le monde, ce qui importe, c'est  
de le transformer"

(11ème thèse sur Feuerbach - K.Marx)

L'apport de la Nouvelle Ecole Française à la science de l'Histoire, du matérialisme historique est considérable. Au hasard de la deuxième partie, nous avons eu un aperçu du foisonnement conceptuel, de la "renaissance" de la pensée marxiste dont elle fut l'instigatrice. Et cependant, nous nous sommes heurtés à des difficultés, dès que nous avons voulu inscrire la prospective dans cette problématique. Alors que la N.E.F. nous donne les armes des plus effilées de la rétrospective, il semble que cette école butte, non seulement pour prévoir (elle n'est pas la seule!) mais simplement pour penser le nouveau. Or il semblait que ce fut pourtant le terrain de prédilection de la pensée marxiste. Nous sommes donc amenés, à partir des difficultés rencontrées dans la deuxième partie, à "relire" d'autres marxistes pour y chercher soit des compléments, soit des points de vue contradictoires à la N.E.F. qui pourraient éclairer notre lanterne. Deux remarques préalables :

- il ne faut, en aucun cas, perdre le "paradis que nous a ouvert Althusser" (pour paraphraser ce que les mathématiciens disent de Cantor) et ne pas retomber notamment dans le renversement simple de Hegel, dans le marxisme stalinien. Il faut viser une "négation/conservation" d'Althusser, un dépassement hégélien en quelque sorte ! D'ailleurs la N.E.F. n'est pas du tout homogène, et nous avons vu que les blocages de "lire le capital" n'étaient pas tous dans "Pour Marx" et les erreurs de Balibar pas toutes chez Bettelheim.
- comme on va le voir, la clef de nos difficultés réside dans une remise en cause de la "pratique théorique". La "gauche marxiste" que nous allons interroger a pour chevaux de bataille des thèmes tels que : "on ne connaît le goût de la poire" qu'en la gôtant", "nouveaux rapports du sujet à l'objet"... Or, dans le cadre de notre étude, universitaire, nous devons précisément rester sur le terrain d'Althusser. En artisans chercheurs, nous aurons à parler de ceux qui déniaient la légitimité de ce statut, de ceux qui pensent qu'on ne connaît le monde qu'en le transformant. C'est dire que cette troisième partie aura tout au plus le statut d'un ensemble de remarques.

Qui est donc cette gauche marxiste que nous venons d'évoquer ? Il ne s'agit pas cette fois d'une école, mais de la réunion de deux groupes de matérialistes dialecticiens définis par leurs pratiques sociales et leurs prises de position dans les domaines politiques et théoriques :

- (1) Il faut à ce sujet dénoncer un certain "terrorisme théorique" d'Althusser. Tout texte de Marx qui ne lui plait pas se trouve voué à la géhenne des impuretés hegelienues. La parution de la traduction française des "Grundrisse" n'appelle chez lui que des railleries à l'égard de ceux qui "ne manqueront pas" d'aller y étayer de citations leur vision historiciste (Préface du Capital). N'aurait-il pas mieux valu procéder à une "relecture" peut-être déchirante de la méthode de Marx ? On constaterait sans doute qu'un fil court des "Manuscrits de 1844" jusqu'aux textes "enfin purs" selon Althusser, comme la "Critique du Programme de Gotha". Nous ne ferons pas ici cette démonstration, cependant nous "gleanerons", chemin faisant, les indications de Marx qui nous permettent, à propos de notre objet (la prospective), de "dépasser" Althusser.
- (2) Labriola, (Essais sur la conception matérialiste de l'histoire), contemporain du vieil Engels, fondateur de l'école marxiste italienne, père de l'historicisme. On trouve chez lui bien des déviations "hégelienues-staliniennes", mais aussi un barrage solide contre le positivisme. Karel Kosik, ("La dialectique du concret"), philosophe tchécoslovaque et militant depuis la résistance anti-nazi, élu au Comité Central du P.C. Tchécoslovaque par le Congrès Clandestin d'Août 68, défenseur acharné du mouvement des conseils ouvriers, il fut "épuré" en 1969. Il présente, par rapport à Lukács, dont il est un des héritiers les plus doués, l'avantage appréciable de connaître la contestation structuraliste de l'historicisme.

"de gauche". Nous considérons que K. Marx est le premier de ceux là, le Karl Marx complet et réel, non l'"objet de pensée" qu'est le Marx-de-l'autre-côte-de-la-coupure qu'Althusser se voit contraint de reculer le plus loin possible (1).

Puis, il y a la "gauche théorique", école philosophique dont les représentants ont parfois basculé dans l'ultra-gauchisme, comme Pannekoek et Korsch, mais qui s'en distingue nettement. Les théoriciens de cette école se signalaient par l'importance qu'ils donnent aux thèmes les plus "révolutionnaires" de la dialectique de Hegel (la dissolution du pseudo-concret, la dialectique du maître et de l'esclave), et à la problématique du sujet. Mais surtout, leur pratique sociale est celle d'un engagement militant d'intellectuels dans la lutte des classes, et leur oeuvre est fortement marquée par un rapport, même médiat, au mouvement réel des masses : révolution allemande, piémontaise, hongroise, etc... Dans ce groupe nous rangeons Labriola, Lukacs, K. Kosik etc... Gramsci également, celui des oeuvres de prison, encore que la première période de sa vie le rattache plutôt au second groupe (conseils ouvriers de Turin). Pour ne pas disperser nos références, nous nous appuyerons surtout sur l'aîné (Labriola) et le plus jeune (Karel Kosik) (2).

Le second groupe, celui de la "gauche révolutionnaire", a, lui, un rapport direct à la politique et à la lutte des classes : il s'agit de "stratégie" qui étayent fortement la pratique de leur lutte d'une réflexion théorique approfondie. Ils sont de grands "éducateurs des masses" dans la mesure où ils s'insèrent dans leur mouvement et se laissent éduquer par elles. Tels sont Rosa Luxembour et Lénine (du moins dans les textes où ils ne recopient pas Kautsky, dans les textes où c'est le militant lié au mouvement des soviets qui parle), mais il faut faire une place particulière à Mao Tse Toung, d'abord parce que "Pour Marx" s'appuyait sur un de ses textes, ensuite et surtout parce qu'il est certainement le théoricien et le révolutionnaire qui aura affronté le "nouveau" le plus neuf depuis que fut écrit le Manifeste. C'est donc vers de tels hommes, ou plutôt vers le mouvement pratique qu'ils incarnent, que nous nous tournons maintenant. Dans un premier chapitre nous procéderons à la critique théorique de la vision althussérienne de l'histoire en nous appuyant principalement sur la gauche théorique. Dans le deuxième, nous chercherons auprès de Mao Tse Toung des éléments permettant de définir une nouvelle pratique prospective.

.../...

C H A P I T R E VII

CONTRIBUTIONS A LA CRITIQUE  
DE LA VISION ALTHUSSERIENNE  
DE L'HISTOIRE

Pour faire une critique " marxiste " de la N E F, on peut soit partir des contradictions, des blocages rencontrés dans l'usage de sa problématique, et procéder à une " lecture symptomale " de certains textes, soit opposer directement d'autres thèses à celle de cette école - En fait, les deux méthodes sont liées -

En effet, Althusser, dans le Cours de Philosophie pour Scientifiques (C.P.S.), précise bien que les thèses philosophiques ne peuvent être " prouvées " (comme en physique) ou " démontrées " (comme en mathématique), elles peuvent simplement être réputées " justes " de par leur efficacité pratique dans le domaine scientifique ou politique. Qu'on ne s'étonne donc pas de nous voir asséner avec un égal "dogmatisme" telle thèse de K. Kosik contre telle autre de L. Althusser ; la seule légitimité de ces thèses, c'est l'assurance et la liberté qu'elles donnent au " praticien " pour fonder son travail.

Nous partirons donc des difficultés rencontrées dans la deuxième partie, en introduisant au fur et à mesure des correctifs dans notre "philosophie ". Qu'on ne s'attende donc pas à trouver ici un ensemble dogmatique (au sens du C.P.S.) équivalent aux " thèses " qui inaugurent le premier chapitre de la partie centrale de notre étude, mais simplement un " appel au secours " auprès de la gauche théorique surtout,

(3) La lecture de "l'introduction à la critique...", Lukacs l'a fait aussi bien, sinon mieux qu'Althusser (/10/ p 26), et Kosik aussi, de même que Labriola avait déjà critiqué le "temps empirique hégélien", et ainsi de suite.

(4)/19/ II p26 . "La critique permanente de l'idéologie spontanée de la classe ouvrière suppose la distinction radicale entre science et idéologie qui ne peut être fondée dans la conception historiciste. Il est vrai que Gramsci a toujours combattu le spontanéisme, ce qui peut être expliqué par les ruptures théoriques dans son oeuvre même". Bel exemple de terrorisme théorique ! Gramsci est historiciste et pourtant ne confond pas la science et l'idéologie spontanée : c'est donc qu'il se contredit et qu'il faut en couper un morceau ! Poulantzas aurait peut-être mieux fait de rompre théoriquement avec l'anti-historicisme dogmatique.

et de la gauche révolutionnaire, ainsi qu'écrit d'un théoricien assez marginal (du par le caractère marginal de son expérience d'homme de gauche, marxiste, et non de par le peu d'importance de son objet). E. H. H. H. H., théoricien du rapport entre matérialisme historique et psychanalyse, et praticien révolutionnaire de la Politique Sexuelle. Nous constaterons d'ailleurs, chez ces théoriciens, que l'apport de la N.E.F. ne leur est pas du tout étranger (3), mais qu'il y a "autre chose" aussi, et cela sans incohérence criante. Poulantzas peut bien opérer toutes les "coupures" dans Gramsci (4), il nous faut savoir si ce qu'il rejette ne nous permet pas de sortir de certaines impasses où nous cantonne ce qu'il conserve.

#### 2 - POSITION DU PROBLEME -

Les difficultés qui ont surgi nous ont semble venir, pour autant que nous restions sur le terrain de la N.E.F., celui de "l'analyse théorique universitaire", de ce que nous avons appelé "l'objectification de la catégorie de contradiction en catégorie de structure". Ces difficultés surgissent non seulement dans l'appréhension du "nouveau", ce qui n'est pas très étonnant, puisque qui dit structure dit permanence, mais aussi bien dans la compréhension du développement de structures connues (e).

Cette "hypostase", cette élévation, en fait ce fétichisme, de la structure débouche sur une subsumption, un abaissement, une aliénation, des "pratiques", implicite chez Balibar, explicite chez Poulantzas, avec son interprétation philosophique : "les hommes ne sont pas des objets". D'ailleurs, ils n'existent pas théoriquement, et en particulier ils sont incapables de vouloir, donc de connaître leurs actes (et par conséquent leur futur). Finalement, l'incapacité de la N.E.F. à penser d'une part "comment apparaît et se développe le nouveau ?" d'autre part "comment connaît-on - et reconnaît-on - le nouveau ?"

se condense dans sa réponse à la question « qui fait le nouveau ? », ou encore « quel est le sujet de l'histoire ? ». On connaît cette réponse : « Personne » - L'Histoire est un théâtre sans auteur, une mise en scène dont la trame est seulement saisie (et encore, rétrospectivement) par la pratique théorique de l'homme althusserien. ON débouche ainsi sur la question la plus grave, posée non seulement aux prospectivistes, mais à tous les hommes : l'Histoire a-t-elle un sens, une signification ?

Louis Althusser, dans sa polémique contre Gramsci (" Le marxisme n'est pas un historicisme " /2/, I) résume parfaitement sa position : l'homme n'est pas le sujet de l'histoire (celle-ci n'est que la séquence des variations d'une structure), et la connaissance de l'histoire n'est pas la conscience de soi d'une classe-sujet.

Pour aborder le fond du débat de façon point trop abstraite, nous centrerons la critique à partir de 2 thèmes déjà rencontrés (et émaillés de notes) : la " reproduction " chez Balibar et le " champ des pratiques " chez Poulantzas.

## B - PRODUCTION ET REPRODUCTION -

Nous avons vu que l'hypothèse de la structure est fondée chez Balibar dans l'analyse de la reproduction, et c'est sur cette base qu'il aborde la théorie du passage.

### 1°) - Richesse et misère de la catégorie de reproduction -

En lisant dans le procès de production capitaliste la reproduction des rapports sociaux, Balibar met en lumière une idée très féconde de K. Marx. Dans le processus capitaliste de production des choses, vu du point de vue d'ensemble, du point de vue du résultat, ce qui se passe fondamentalement, c'est la reproduction des places dans la structure synchronique du mode, place dont la structure détermine des

fonctions dans la reproduction du mode.

C'est-à-dire qu'à l'issue du cycle, le secteur I a reproduit tout le capital constant, le secteur II tout le capital variable, mais surtout la classe capitaliste est reproduite avec la propriété des moyens de production, et le prolétariat est reproduit toujours aussi dépossédé.

La reproduction des hommes et des choses les détermine à produire et à être produits.

Cette analyse réfute toutes les illusions libérales du style " les prolétaires n'ont qu'à devenir capitalistes ", car justement en travaillant pour vivre chez tel capitaliste particulier les ouvriers reproduisent la structure qui les détermine comme prolétaires en général. Ce qui est remarquable, c'est que cette reproduction s'inscrit entièrement dans le cadre de l'instance économique, alors que dans le féodalisme la reproduction des rapports sociaux nécessite l'intervention du politique ou de l'idéologie religieuse, par exemple la transmission héréditaire des privilèges ou l'ordination.

Plus généralement, la catégorie de " reproduction " permet la production de nouveaux concepts, dans d'autres instances, là où l'on parlait de stabilisation, itération etc... Notamment, elle a permis un bond en avant dans l'analyse de l'École Capitaliste : Bourdieu et Passeron sont passés des " héritiers " à la " reproduction ". 

Là où nous ne pouvons être d'accord, c'est quand la reproduction devient le fondement de la production (" détermine les hommes à produire"), quand la production des choses devient " l'apparence " et la reproduction " la réalité ", " l'efficace " (p 174-175). Ce que nous contestons, c'est que Marx institue une rupture entre " la production comme acte, objectivation d'un sujet ", et le " concept d'une production

sans sujet, qui determine en retour certaines classes comme ses fonctions propres " (p 171).

Scientifiquement, nous avons vu que, par exemple, cette conception nous empêche de saisir la nature contradictoire du capital constant (alors qu'elle n'échappe pas à un Labriola), et plus généralement la nature contradictoire du capitalisme et de son " sujet-fétiche " : la marchandise. Cette incapacité débouche elle-même sur les impasses prospectives dans lesquelles nous enferme la théorie mécaniste du passage chez Balibar. Enfin, cette impasse est liée philosophiquement au refus de la problématique du sujet, y compris, dans le domaine fondamental de la production. Naturellement, ce refus, que Balibar et Althusser prétendent déduire de leur " lecture " de Marx, est le fait d'un a-priori délibéré, comme le montre la lecture de chapitres " parias " de Marx.

Deviation mécaniste, refus de la problématique du sujet de la production : examinons ces deux points séparément, bien qu'ils soient profondément liés, ce que nous verrons ultérieurement.

### 3°) - La conception mécaniste de l'histoire -

Il faut partir du texte de Mao Tse-toung (" Les deux conceptions du monde ", in " De la contradiction ", /12/, I, 348), qui part lui-même d'un texte de Lénine opposant " les 2 concepts fondamentaux du développement : en tant que diminution, augmentation et répétition, en tant qu'unité des contraires ". Le premier, défini comme " métaphysique ", coiffe, entre autres, " l'évolutionnisme vulgaire " de la causalité mécanique. Le second est évidemment le matérialisme-dialectique. Le premier voit les causes du développement des choses " en dehors d'eux, dans l'action des forces extérieures ". Le second pense que " le développement des choses est suscité par leurs contradictions internes ". Cela exclut-il les causes externes ? " Nullement. Les causes externes constituent les con-

(6) Il voit la différence entre propriété et possession, mais affirme qu'elle n'est pas une contradiction. Or, toute différence est une contradiction, dit Mao contre Déborine qui ne voit que des différences entre les koulacs et la masse paysanne. Comme cet article est écrit un an après la Constitution de l'U.R.S.S., où Staline affirme qu'il n'y a plus que des différences dans <sup>la</sup> société soviétique, Mao en profite sans doute pour "désigner le mûrier en blâmant l'acacia". (p 355)

(5) cf "La contradiction fondamentale du M.P.C." L'épistémologie de la N.E.F. devient vraiment un obstacle pour le théoricien de l'économie quand les a-priori idéologiques qui la dominent débouchent sur un dogmatisme (autre forme du "terrorisme intellectuel") qui l'empêche de faire son travail. Nous avons dû "dépasser" l'interprétation du capital constant par Althusser et Balibar, mais on pourrait multiplier les exemples.

Quand Balibar (p 207) polémique contre le "temps empirique", il a raison quant au fond. Mais quand il en arrive à refuser de considérer le processus de l'accumulation capitaliste comme un "cycle de cycle" (de rotation du capital), il envoie promener l'explication marxiste classique de la périodicité séculaire des crises du capitalisme concurrentiel par le temps de circulation du capital fixe. C'est peut-être finalement juste, mais cela demande une démonstration théorique (sans majuscule), et non une condamnation théorique de la "lecture superficielle de Marx". Etc...

ditions du changement, les causes internes en sont la base, et les causes externes opèrent par l'intermédiaire des causes internes ". C'est l'apologue de l'oeuf, de la pierre, de la chaleur et du poussin.

Qu'en est-il chez Balibar, qui voit dans la matricé du K P C (l'homologie des relations de propriété et de possession) une structure non-contradictoire (6) ? Il est obligé de penser le changement par l'efficace d'un rapport (la propriété) sur un autre (la possession), d'une instance (le politique) sur une autre (l'économique), d'un nouveau mode (le K P C) sur l'ancien (le K P F).

Ce que Balibar ne voit pas, c'est que la base de l'efficace de la cause externe est interne à une structure considérée. Ce qu'il oublie:

- c'est que le rapport de possession, surdéterminé par les rapports de propriété, est lui-même contradictoire : si le travailleur individuel est dépossédé, en tant que travailleur collectif il possède les forces productives, et s'il les possède à l'échelle de la fabrique, il ne les possède pas à l'échelle de la société, etc... (5)

- c'est que l'Économique est lui-même contradictoire, il produit la socialisation du travail pour assurer l'appropriation privée, mais cette socialisation il ne la produit qu'en vue de l'exploitation, etc...

- c'est que le K P C est plein de contradictions, et que pour résoudre les contradictions de l'économie privée il fait appel à l'État du Peuple-Nation, mais cet appel à l'État n'en fait pas moins de l'État celui du Capitalisme, inutilisable pour un autre mode, etc...

Comme on le voit, cette critique de Balibar ne nous ramène <sup>pas</sup> à un " évolutionnisme marxiste ", où la propriété privée produit (sans spécification) la socialisation du travail, le K P C produit l'État-régulateur (sans spécification) de l'Économie sociale, etc... En soulignant la permanence de la structure, Balibar a bien montré la nécessité des révo-

lutions. En l'ossifiant, il en théorise l'impossibilité. Renvoyant dos à dos réformisme et révolutionnarisme, quelle idéologie sert-il ?

On s'étonnera peut-être de voir assimiler la tendance structuraliste de la M.E.F. à " l'évolutionnisme vulgaire ", au " mécanisme ". C'est que Mao ne fait qu'illustrer d'exemples d'idéologies passées une déviation fondamentale : ne pas comprendre l'universalité de la contradiction qui existe du début à la fin de tout processus qu'elle détermine. Le mécanisme de Balibar n'a rien de vulgaire, c'est un mécanisme-déterministe d'un type nouveau, " universitaire ", qui trouve sa vérité dans l'illusion d'une synchronie des synchronies qui permettrait de penser vraiment l'histoire, variation d'une combinaison. C'est le déterminisme qu'on obtient en substituant, à la " causalité mécanique " dans l'idéologie scientiste qui accompagne l'émergence au XVII<sup>e</sup> siècle du continent " sciences physiques ", la " causalité structurale " qui accompagne de nos jours l'émergence du continent " sciences humaines ".

Il reste à justifier l'appellation de " métaphysique ", qui signifie, chez Mao-Tsé-toung, que cette conception " fait regarder toutes choses comme immuables ". Et certes, c'est la " tendance " fondamentale du structuralisme, qui, chez Balibar, est bien près du terme atteint par Levi-Strauss. Nous allons montrer qu'on retrouve, dans " Lire le Capital ", la définition marxiste classique de la métaphysique : la fétichisation du produit de l'activité de l'homme, placé au-dessus de lui, comme une puissance étrangère.

### 3°) - L'homme, sujet de la production -

Que l'homme ne soit pas sujet de sa production, qu'au contraire les agents-suppôts soient déterminés à produire par la structure, c'est la justification, chez Balibar et Althusser, de la condamnation de " l'anthropologie théorique " du jeune Marx et de ses écoles historicistes. En fait, c'est la condamnation qui a dicté les attendus.

Régler ici le problème de " l'homme-sujet " paraît excessif. Et pourtant, si la question de l' "homme-sujet de l'histoire " se noue sur le point du sujet-de-la-production, si le problème des " conditions de travail " nous introduit au problème des " conditions dans lesquelles l'homme fait sa propre histoire ", c'est que la question " qu'est-ce que le travail ? " et l'antichambre de la question " qu'est-ce que l'homme ? ". Ce qu'ont fort bien compris Labriola (p 31 etc...) et Kosik, et que, quoi qu'en dise Althusser, Marx n'a jamais renié, pas plus dans ses tout derniers textes que dans " le Capital " lui-même.

a) Les catégories philosophiques de travail et d'homme -

Comme Marx - celui du " Capital " - nous partirons du travail, non comme " effet " de la reproduction, ni dans sa définition fonctionnaliste générale (transformation de la nature pour satisfaire des besoins), mais en ce qu'il est " le propre de l'homme ".

" Notre point de départ, c'est le travail sous une forme qui appartient exclusivement à l'homme... Ce qui distingue dès l'abord le plus mauvais architecte de l'abeille la plus experte, c'est qu'il a construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans la ruche. Le résultat auquel le travailleur aboutit préexiste idéalement dans l'imagination du travailleur ... Il y réalise son propre but dont il a conscience, qui détermine comme loi son mode d'action, et auquel il doit subordonner sa volonté. Et cette subordination n'est pas momentanée... elle est d'autant plus exigeante que l'oeuvre est moins attrayante " (Livre I, chap. VII, § 1).

C'est sur cette thèse de Marx, thèse d'anthropologie philosophique, invariante des manuscrits de 1844 à la " critique du Programme de Gotha " que repose les autres thèses qui fondent la catégorie d'homme comme " sujet-objectif " et comme être social, historique et " prospectif ".

(7)"Ce n'est qu'en partant d'une telle détermination matérialiste de l'homme comme sujet objectif, c'est à dire comme être qui - à partir des matériaux naturels (...), cette présupposition constante-crée une nouvelle réalité, une réalité sociale humaine, qu'il est possible de comprendre que l'économie représente la structure fondamentale de l'objectivation humaine, l'ossature des rapports humains et la base qui détermine la superstructure. La primauté de l'économie ne dérive pas d'un degré plus élevé de réalité de certains produits humains, mais de la signification première de la praxis et du travail dans l'élaboration de la réalité"  
(Kosik, p83)

En effet, l'homme (philosophique) apparaît sous un double aspect :

- être subjectif, il introduit une " médiation " entre ses besoins et leur satisfaction, il se forge un " milieu artificiel " (Labriola), et pour produire les choses il se produit et reproduit lui-même en tant qu'être social. "Sa" nature est donc le produit de "son" activité, c'est le " monde objectif des hommes et de leurs produits " (Kosik).

- être objectif, il obéit aux lois de la nature telle qu'elle est (y compris "sa" nature), il évolue dans un monde objectif qui détermine le mode de satisfaction de ses besoins.

C'est pourquoi il est possible de produire des " sciences sociales ", et c'est pourquoi l'économique y tient le rôle déterminant(7)

Enfin, c'est à partir de là qu'on saisit l'homme comme être historique, passible d'un passé, d'un avenir, d'un projet, et de prospective. Car c'est dans le travail que, par sa capacité d'introduire, entre lui et son besoin, la médiation d'un projet, en refoulant l'immédiateté de son instinct, l'homme se distingue de l'animal et " découvre l'avenir comme dimension de son être ", et plus généralement " la tridimensionalité du temps " (et même " sa propre mort ") : " Dans le procès de travail actuel, l'ouvrier transforme les résultats du travail passé et réalise les intentions de l'avenir " (Kosik p 140-141).

Cette citation, qui fait écho à celle de Karl Marx dont nous sommes partis, appelle deux remarques :

\* Il n'y a là nulle " dilution des conditions dans l'activité antérieure ", comme dirait Althusser ; au contraire, " l'existence des produits objectifs est une présupposition de l'histoire ", " sans objectivation, point de déroulement temporel " (p 141). Dans la dialectique du sujet-objectif, chacun des pôles n'est qu'un " moment " de l'autre. Nous en verrons bien d'autres exemples.

\* Il y a quelque chose de choquant à dire que " l'ouvrier réalise les intentions de l'avenir ". C'est que Kosik se place au plan philosophique. Du point de vue de l'ouvrier " concret ", cela n'a pas de sens, et nous allons voir pourquoi --

b) Le travail aliéné dans les conditions du R.P.C. -

Si nous considérons maintenant la réalité que l'homme s'est forgée, le mode de production capitaliste, nous constatons que l'objectivation du travail humain (ses produits) se dresse maintenant devant lui comme une chose étrangère.

C'est vrai d'abord de ses produits matériels, en tant que marchandises finales (que l'ouvrier doit racheter), et en tant que " capital constant ", circulant devant lui ou lui dictant ses gestes : « La domination du capitaliste sur l'ouvrier est domination de la chose sur l'homme, du travail mort sur le travail vivant, du produit sur le producteur, car les marchandises, qui deviennent des moyens de domination, ne sont que les résultats du proces de production, ses produits »

(C'est Marx qui souligne /16/, p 142) -

Mais surtout, c'est le caractère social des conditions de travail qui apparaît étranger à l'ouvrier, de par " la forme qu'elles acquièrent dans la machinerie et le capital fixe " (/16/, p.247).

« Ce ne sont plus seulement les objets, ces produits de travail, qui, face à l'ouvrier, se dressent sur leurs pieds comme " capital ", mais encore les formes sociales du travail qui se présentent comme formes de développement du capital... En fait, l'unité collective se trouve dans la coopération, la division du travail, l'utilisation de la science et des produits du travail sous forme de machines. Tout cela s'oppose à l'ouvrier individuel comme quelque chose qui lui est étranger et existe au préalable sous forme matérielle ; qui plus est, il lui semble qu'il

n'y ait contribué en rien, ou même que tout cela existe en dépit de ce qu'il fait" (p.250).

Trois choses frappent dans ces textes qui sont légions dans le "Chapitre inédit" du Capital.

\* La réaffirmation que les conditions (matérielles et sociales) du travail sont le produit d'un travail antérieur. Cela, contre "Lire le Capital".

\* L'analyse approfondie (dans tout le § "Mystification du capital") de ces conditions sous les rapports de possession et de propriété. Et cela, nous le lisons mieux après "Lire le Capital".

\* L'explication du fétichisme (qui consiste à croire que les conditions sont préalables, étrangères au travail, comme dans "Lire le Capital") par la contradiction entre le caractère social du travail (en tant que prise de possession active de la nature) et le caractère privé des conditions du travail (en tant qu'il a pour objectif dominant l'extorsion de plus-value). On retrouve dans le rapport: vente individuelle de la force de travail/travail social, la même contradiction que dans le rapport: utilité sociale du produit/caractère privé de la production. Aussi, dans le "Chapitre inédit" (p.242,254), Marx explique par là, de la même manière que dans le chapitre I, la fétichisation de la "machinerie" comme celle de la marchandise (comparaison avec la religion).

Cette "personnification des objets et réification des personnes (où) le capital emploie le travail" (p.250), c'est ce que la gauche théorique appelle "travail aliéné" (Marx), "praxis réifiée" (Lukacs), "praxis utilitaire dans l'univers du trafic et de la fonction" (Kosik). Le travail scientifique réside précisément dans l'effort de "dissolution du pseudo-concret", de la vision du monde qui correspond à la pratique aliénée de ses produits, et pour la-

quelle les produits sont "fétichisés" au-dessus des producteurs (fétichisme et aliénation ne sont que les deux faces d'une même séparation).

c) La "dialectique du maître et de l'esclave"

La réification du travail dans les conditions de l'exploitation de l'homme par l'homme introduit donc une distinction portant sur la "reconnaissance", par le sujet qui travaille, de son propre projet: le travail peut être "manipulé", fonctionnaliste, ou, conscient de ses conditions, révolté. Ce que la "gauche théorique" désigne par la catégorie de praxis, qui désigne les modes de rapport du sujet à son activité pratique et à son but. Mais dans tous les cas, le caractère de "sujet-objectif" reste premier, même pour celui qui se choisit comme objet (préférant l'esclavage à la mort). Il fonde d'ailleurs la possibilité pour l'esclave de viser la liberté, alors que le maître est dans une impasse. Le thème du maître et de l'esclave, rendu célèbre par Hegel, hante de nombreux passages publiés ou non du Capital: "Tel est le procès de l'aliénation du travail. D'emblée, l'ouvrier s'élève cependant au-dessus du capitaliste qui est plongé dans un procès d'aliénation où il trouve sa satisfaction absolue, tandis que l'ouvrier, en en étant la victime, est dès l'abord dans une situation de rébellion contre une aliénation qu'il éprouve comme esclavage" (/16/, p.142).

En réalité, cette aliénation qu'il éprouve (connaissance sensible) il l'éprouve en face d'un fétiche (la marchandise ou le capital), et il faut tout le travail théorique, tout le procès de passage du Mouvement Ouvrier à la "connaissance rationnelle" dont "Le Capital" n'est qu'une cristallisation, pour que l'ouvrier reconnaisse, derrière les fétiches, les rapports humains qui sont en cause. pour

qu'il passe, de la révolte, à la lutte politique pour de nouveaux rapports sociaux. C'est précisément l'objectif de Marx lorsque, se plaçant du point de vue du prolétariat, il entreprend l'étude scientifique du M.P.C. "Si l'ouvrier découvre que les produits du travail sont les siens, condamne la dissociation de ses conditions de travail et juge qu'on lui impose une situation intolérable, il aura acquis une immense conscience, qui découle d'ailleurs du mode de production reposant sur le capital" (Fondements de la Critique). Et cette conscience débouche sur la conclusion du livre III: "La lutte des classes dans laquelle le mouvement se décompose et qui est le dénouement de toute cette merde" (Lettres sur le Capital, Ed.Soc., p.213).

#### 4°) Position de la N.E.F. dans la problématique du sujet objectif

La problématique du sujet objectif, selon laquelle, comme dit Labriola (p.257) "l'homme se développe ou se produit lui-même, non comme une entité, génériquement pourvue de certains attributs, qui se répètent ou se développent selon un rythme rationnel, mais il se produit et se développe lui-même à la fois comme cause et effet, comme auteur et conséquence de conditions déterminées" débouche donc sur deux points de vue dialectiquement liés,

- celui de la "pratique objectivante", le mouvement par lequel l'homme se produit et reproduit,

- celui de la "pratique objectivée", l'état de l'homme social ainsi produit, de ses productions matérielle aussi bien que des rapports sociaux, qui se présentent maintenant comme des "conditions". (Kosik compare ce dédoublement aux catégories de natura naturans et natura naturata).

La pratique objectivante vécue sous le "masque" des conditions objectives dans les sociétés de classe (praxis aliénée) peut engendrer une méconnaissance de l'homme et du monde (idéologie), que la

théorie dissipe en découvrant, derrière les fétiches, les rapports humains et les produits réels. Cette prise de conscience peut alors engendrer une "praxis révolutionnaire", qui bouleverse les conditions.

La connaissance de la réalité sociale comme "conditions" est donc un moment (mais un moment seulement) de la connaissance de l'"être social" de l'homme. Encore faut-il, rappelle Kosik, ne pas oublier que "les conditions ne sont pas l'être" et que ces conditions sont des "produits": "L'être social n'est pas contenu, mais simplement fixé, dans les catégories économiques et leur articulation. Pour que l'analyse le saisisse dans le système des catégories économiques, elle doit dissoudre sa fixité et le concevoir comme l'expression de l'activité objective des hommes" (/7/, p.155).

Il ne faut donc pas confondre la méthodologie de l'analyse des conditions, de la praxis objectivée, avec l'ontologie métaphysique qui confond l'être de l'homme avec les conditions. Pour notre part, nous pensons que la Nouvelle Ecole Française est par excellence l'Ecole de la méthodologie des conditions, et qu'en cela, on peut légitimement saluer chez elle une renaissance du matérialisme historique. Malheureusement, pour des raisons liées au refus de la problématique du sujet et, nous le verrons, à sa notion de "pratique théorique", elle glisse de la méthodologie à l'ontologie. Elle reste alors capable d'analyser les conditions passées (d'être l'arme de la rétrospective) mais se trouve impuissante à appréhender le nouveau, l'homme en train de faire le monde. Ayant dissous le "pseudo-concret" vulgaire, elle fétichise, sur un mode universitaire, les "conditions" qu'elle a si bien analysés, en niant que les "conditions" soient elles-mêmes le produit du sujet. Elle a pris les "conditions" pour "l'être".

K. Kosik nous explique la base matérielle de cette erreur

"métaphysique": "La praxis objectivée est l'élément durable et stable de la réalité humaine. Sous cet aspect, elle donne l'impression d'être une activité plus vraie que la praxis objectivante. C'est sur quoi se fonde la possibilité de substituer le sujet à l'objet, c'est-à-dire qu'elle est la forme fondamentale de la mystification historique" (p.163). Que cette forme soit l'Idée Absolue, le Capital ou les Structures, ne change rien à l'affaire.

En fait, Balibar en a vaguement conscience, dans son analyse de la reproduction, quand il précise: "sur le plan qu'institue l'analyse de la reproduction", quand il cite Marx: "du point de vue du résultat", etc. Tout se passe comme si, après avoir si bien distingué l'objet réel de l'objet de pensée, la N.E.F., à l'issue de son analyse conceptuelle, projetait sur le réel concret les propriétés du concept de la science particulière qu'il étudie. C'est qu'en fait, comme nous le verrons, Althusser n'a jamais correctement réglé le problème de la connaissance, et, rejetant l'empirisme, est retombé dans un idéalisme formaliste.

Marx, quant à lui, dans les "Notes sur Wagner", avait pourtant clairement limité la portée de la théorie du M.P.C.: "Ma méthode analytique (souligné par Marx) ne part pas de l'homme, mais de la période sociale économiquement donnée". Or, nous avons vu qu'en maints endroits du "Capital", comme de ses autres écrits, il "part de l'homme", quittant l'analyse des conditions de "la période sociale économiquement donnée". Il n'y a donc pas tant "coupure épistémologique" entre un jeune Marx et un Marx de la maturité, mais travail d'un savant (qui est aussi un révolutionnaire), qui progressivement étaye une thèse philosophique relativement invariante (les hommes font l'histoire dans des conditions données).

Marx a fondé scientifiquement, en vue d'une pratique politique, la critique des trois aliénations du travail définie dès ses "Manuscrits de 1844".

La première, c'est la séparation du travailleur d'avec le produit de son travail (relation de propriété). La seconde, c'est que son activité elle-même lui est étrangère, que son travail est dominé par la machinerie (relation de possession). La troisième, c'est que le travail, qui pourrait être (Marx pense alors: qui devrait être, conformément à l'essence de l'homme) l'activité par laquelle l'homme exprime socialement sa créativité, devient le moyen nécessaire de satisfaire par son salaire ses besoins immédiats.

Ces trois aliénations, d'après la "Critique du Programme de Gotha", disparaîtront dans l'ère du communisme, "quand auront disparu l'asservissante subordination des individus à la division du travail et, avec elle, l'opposition entre le travail intellectuel et le travail manuel; quand le travail ne sera pas seulement un moyen de vivre, mais deviendra lui-même le premier besoin vital," etc.

C'est le mérite de la M.E.F. d'avoir souligné que la seconde (la "dépossession") subsistait quand le stalinisme était fier d'avoir levé la première (et encore, juridiquement). C'est son grand tort d'avoir nié la troisième, et c'est cela même qui l'empêche de penser l'appropriation par les hommes de leur avenir. Elle a dissout le fétichisme du capital fixe, mais a remplacé le fétichisme de la marchandise par le fétichisme de la structure, par l'hypostase de la reproduction, réfétichisant ainsi les "rapports humains" qui se cachaient dans la marchandise et que Marx, en son premier chapitre, avait si bien débusqué.

Si une telle discussion prend aujourd'hui un aspect non seulement fondamental, mais principal, c'est que l'actualité de cette

révolution, dont on nous a dit qu'elle aurait pour objet le bouleversement des rapports économiques et pour objectif "l'ère de la liberté", et tout simplement la "fin de la préhistoire", nous oblige à approfondir le problème nodal des rapports du travail, de l'homme et de liberté, bref du "projet de la Révolution", du "désir de Révolution". Dans la prospective de la lutte des classes, le mouvement réel "sait" déjà que les questions importantes sont: l'intégration du syndicalisme au mode de production, les luttes pour le "contrôle ouvrier", la "revendication autogestionnaire", etc. Quant au patronat lui-même, devant la révolte des O.S., il se prend à parler d'"enrichissement du travail"! Quand Goux et Lorel disent que le prospectologue pouvait "prévoir" une crise au printemps 68, mais ne pouvait imaginer ses formes, cela ne veut pas dire seulement que "l'analyse concrète" ne sera jamais assez fine. Cela signifie plus profondément que le type de science, de "pratique théorique", qui "comprend" les conditions ne peut "comprendre" la praxis révolutionnaire. Dire cela, ce n'est nullement revenir aux thèses irrationnalistes: "la science ne peut tout savoir", "il y a toujours l'impondérable". C'est affirmer la nécessité d'un nouveau rapport de la connaissance rationnelle à la pratique.

#### C - STRUCTURE, PRATIQUES ET PROJET EN HISTOIRE

Considérant la place centrale du travail dans l'élaboration de la réalité historico-sociale humaine, la détermination en dernière instance par l'économique, on s'attend à retrouver dans ce sous-chapitre, qui traite de l'histoire (vue par la N.E.F. et notamment Poulantzas), les mêmes critiques que dans le précédent, qui traitait de la production. Mais ici intervient un élément nouveau: la gravité du problème (penser la lutte des classes, les révolutions) oblige

Poulantzas à sortir de l'impasse, et à laisser revenir par la fenêtre ce que Balibar avait chassé par la porte.

1°) Les deux champs de Poulantzas

On a vu que Poulantzas réintroduisait, dans l'ombre du champ des structures, un "champ des pratiques", déterminé par l'effet sur les "agents-porteurs" du champ des structures. Notamment, l'effet de la totalité de la structure du mode (de toutes ses instances) était la constitution de classes, définies dans des rapports d'opposition entre elles.

Notons d'abord les avantages de cette conceptualisation.

\* Elle exclue l'empirisme qui "lirait" dans les rapports de production, l'existence d'une "classe en soi" (le prolétariat), laquelle deviendrait (le concept se développant dans le réel en prenant conscience de soi) une "classe pour soi" susceptible d'autonomie politique.

\* Elle institue un champ d'analyse où règne la contradiction.

\* Elle réintroduit, en faisant de la classe l'effet de la totalité des instances, une entité qui, sans être une "pars totalis" de la "totalité expressive", a au moins la caractéristique d'être "présente" (pour ne pas dire contemporaine!) dans toutes les instances (économique, idéologique, politique).

Ces avantages se paient d'une singulière bizarrerie. Qu'est-ce que ces structures? Qu'est-ce qu'elles structurent? Sont-ce des formes vides, un "contenant" qui informe le contenu? Et les pratiques? Ne sont-elles pas structurées? Si les structures ne sont pas celles des pratiques - et Poulantzas prend bien soin d'affirmer l'autonomie relative des deux champs, le premier n'imposant que des "limites" à l'autre - alors faut-il se représenter les structures comme un "vêtement trop grand" dans lequel "flottent" les pratiques?

Effectivement, il semble que le "jeu" soit l'effet recherché par Poulantzas dans la distinction des champs: il s'agit de se donner avec les pratiques ce qui est interdit avec les seules structures: penser le bouleversement.

La rupture avec Balibar est effectivement réalisée, (p.87-88, /19/) au chapitre de la théorie du passage, pour permettre de penser le concept léniniste de conjoncture. Poulantzas commence par pousser jusqu'au bout la logique d'ossification qui court de "Pour Marx" à Balibar (de la surdétermination des contradictions à la causalité structurale), jusqu'à critiquer Balibar et ses "interventions" d'une structure sur une autre. Et là, pour sortir de l'impasse, il faut bien se souvenir que les "supports" (certains, du moins. Les hommes, pas les choses) sont aussi des "agents".

Les pratiques apparaissent comme des "sorties de secours" du structuralisme. Mais Poulantzas prend bien soin de les brider: elles sont déterminées (limitées) par le champ des structures, et ne peuvent avoir "d'efficacité" sur le champ des structures qu'au niveau de l'instance politique. Poulantzas renoue timidement avec la IIIème Thèse sur Fenerbach: "La doctrine matérialiste qui veut que les hommes soient des produits des circonstances et de l'éducation (...) oublie que ce sont précisément les hommes qui transforment les circonstances et que l'éducateur a lui-même besoin d'être éduqué (...). La coexistence du changement des circonstances et de l'activité humaine ou auto-changement, ne peut être considérée et comprise qu'en tant que pratique révolutionnaire".

Poulantzas, sous une forme ossifiée, retrouve ainsi les deux idées fondamentales développées par la "gauche": c'est une praxis humaine qui fait l'histoire, mais toutes les pratiques ne sont pas révolutionnaires (exemple: "l'univers du trafic et de la fonction").

Nous n'allons pas refaire ici toute la démarche par laquelle on pourrait montrer que l'homme, "sujet-objectif", "fait l'histoire dans des conditions données", et que la science des modes de production, concept de la praxis objectivée, n'est pas le tout de la connaissance de l'être historique de l'homme. On montrerait que la N.E.F., qui pense l'histoire comme "variations de la structure", ne fait qu'analyser la séquence des conditions que les hommes se font, et non les hommes produisant leurs conditions d'existence, etc.

Mais pour aller plus loin, il nous faut renouer avec la dialectique du "travail spécifiquement humain", avec la médiation caractéristique: le projet. Sans quoi, affirmer que les hommes "font" l'histoire, et ne sont pas les simples supports de ses variations, resterait formel.

*aller à 200*

2°) Les hommes et leurs luttes: l'utopie comme force historique

Réfléchissons d'abord à ce que la N.E.F. est bien forcée de nous dire de théorique sur les hommes (à part qu'ils n'existent pas conceptuellement).

On les rencontre cependant au chapitre de l'idéologie. L'idéologie, chez Poulantzas et Althusser, est l'insistance où, nous l'avons vue, les supports que sont les hommes "pensent leur vécu", vivent leur rapport à leurs conditions d'existence sur un mode imaginaire. Bref, les hommes sont ceux des supports qui ont à penser leur place.

Nous avouons que la problématique du sujet-objectif nous paraît plus fructueuse, qui, au lieu de définir un "supplément d'âme" de certains supports de façon aussi gratuite, pour nous affirmer d'ailleurs qu'il a, Dieu sait comment, son efficace propre, part de ce qu'il y a de spécifique chez l'homme: la dialectique du besoin, des conditions et du projet. Dès lors, l'idéologie devient le champ de

déploiement du projet et de son refoulement par les conditions.

C'est à partir d'une telle base qu'il devient possible de faire l'étude de la "représentation du vécu", avec toute la finesse que permet la méthode de la N.E.P., mais sans cette fois, se cantonner au "produit", aux "conditions". Nous ne la ferons pas ici, mais on peut déjà affirmer que dans l'idéologie doit figurer non seulement la représentation imaginaire des "conditions", mais aussi, sous une forme plus ou moins pertinente, le projet d'une praxis (plus exactement, c'est dans la non-adéquation du projet et des conditions que prennent leur source les idéologies).

Comment naît ce projet, projet de travailler et de vivre autrement, comment il s'articule avec la conscience du vécu dans les conditions des sociétés d'exploitation de l'homme par l'homme, comment le projet est surdéterminé, refoulé ou exacerbé, en tout cas spécifié, par les conditions, ce serait l'objet de la "psychologie sociale" qu'appelle de ses vœux Labriola, et dont la "psychologie de masse" de W. Reich est une ébauche. En tout cas, on ne peut comprendre les mouvements de l'histoire sans prendre en compte ce fameux "rêve d'une chose que l'humanité a dans la tête et qu'il lui faut connaître pour la posséder réellement", sans prendre en compte l'utopie comme force historique. C'est ce rêve qui a armé le bras des paysans d'Allemagne, des "fous de Dieu" de Münster, des sans-culottes et des intellectuels qui rédigèrent la Constitution de l'An I, des Communards qui "montèrent à l'assaut du ciel", des ouvriers russes de 1905 qui du fond de leur "trade-unionisme" produisirent la "forme enfin trouvée" de la Dictature du Proletariat: le Soviet. Mais les rêves ne se réalisent que dans des conditions déterminées...

Nous ne pouvons donc souscrire à la thèse de Poulantzas, qui, sous prétexte que la politique est "le lieu où se condense les con-

traditions d'instances décalées à temporalité propre" (p.41), affirme qu'une pratique ne peut transformer l'unité de la structure que lorsqu'elle a pour "objectif" le pouvoir d'Etat, et non l'économique (ce qui serait "trade-unioniste") ou l'idéologique (ce qui serait "utopiste-idéaliste" (p.40. On a envie de demander: et le "politisme"?). En réalité, pour autant que la praxis bouleverse la structure, son produit "objectivé" apparaît certes politique à l'analyse tout comme l'objet de sa pratique, mais "l'objectif" de la praxis objectivante est d'une toute autre nature.

En effet, le "mouvement révolutionnaire de masse" (concept par lequel les communistes chinois appréhendent la "praxis révolutionnaire" de la IIIème Thèse sur Feuerbach) s'attaque objectivement à l'ensemble des conditions du "vieux monde", même si des médiations sont nécessaires pour que ses participants en prennent subjectivement conscience. Comme le remarque Rosa ("Grèves de masses, partis et syndicats"), les mouvements de masse sont indissolublement politiques et économiques. Quant au fond, ils sont idéologiques. La politique est certes le "lien structurel" des transformations des "conditions", mais encore une fois, les conditions ne sont pas l'être.

Ainsi, le mouvement "économiste" aux yeux d'un "prospectologue structuraliste" (comme le mouvement des paysans du Hounan), apparaît pour le stratège matérialiste dialecticien gros d'une force politique (force qu'il reste encore à constituer comme force autonome) parcequ'il est le produit des aspirations idéologiques des "héros de l'histoire universelle" vers le "nouveau".

Dès lors, savoir reconnaître "ce qui naît et ce qui se développe" prend un sens tout différent de la lecture empirique de l'apparition du nouveau, tout différent du déchiffrement de l'interférence d'un mode de production ancien avec un nouveau qui viendrai<sup>t</sup> le

(8) Ce qui, à tout prendre, n'est pas si loin du "procès sans sujet" qui serait, selon la lecture d'Althusser, le "noyau rationnel dans la gergue hégélienne" (Marx face à Hegel). Cependant les formulations de Kosik restent souvent ambiguës (moins cependant que celles du jeune Lukacs) et son livre, écrit quelques années avant le Printemps de Prague, reste d'une abstraction remarquable. Est-ce habileté tactique, de se cantonner aux généralités philosophiques, pour ne pas avoir à affirmer si l'homme tchèque concret est socialiste ou capitaliste ?

perturber. Ce n'est ni un enregistrement, ni une analyse spectrale. C'est le premier pas de la démarche maoïste qui "recueille les idées des masses".

C'est pourquoi, non seulement le "stratège révolutionnaire", mais aussi le "prospectiviste" doit porter la plus grande attention aux problèmes idéologiques, à l'apparition et au développement du nouveau dans l'idéologie. C'est pourquoi, contre l'interprétation restrictive de Poulantzas, Gramsci a raison de dire qu'avant de conquérir le pouvoir politique, une classe doit conquérir l'hégémonie idéologique, ce que Mao exprime plus simplement: "Pour prendre le pouvoir, il faut préparer l'opinion". Ce que savaient déjà fort bien Voltaire et Rousseau.

### 3°) De la catégorie d'"homme" aux concepts de "classe" et de "masses"

Nous disposons maintenant d'assez d'éléments pour mettre un peu d'ordre dans notre idée du "sujet". Jusqu'ici, il a été représenté par la catégorie d'"homme". Mais nous parlons également de "classes" et de "masses".

Il est clair que Kosik, quand il parle d'"homme", désigne la catégorie philosophique et non la notion idéologique de l'"homme universel": il prend bien soin de préciser qu'un tel "homme" n'existe pas; au contraire, l'histoire est le procès d'auto-génèse de l'homme, "d'humanisation" de l'homme (8). Cependant, une catégorie philosophique désigne toujours, selon A. Badiou (C.P.S.), le recouvrement par l'idéologie d'un concept scientifique. La thèse que nous tenons pour juste: "les hommes font leur histoire dans des conditions données" ne montre sa justesse dans le domaine théorique, que pour autant qu'elle nous permet de produire les concepts de ce qu'elle désigne.